

**Sylvestre Huet**

*Libération*

# « On raconte des histoires aux gens sur la science » Le journalisme scientifique à l'épreuve des controverses

## *Entretien*

**Romain Badouard :** Vous suivez l'actualité des sciences et des technologies depuis une trentaine d'années. À ce titre vous avez été le témoin privilégié de deux évolutions majeures dans l'histoire des rapports entre sciences et société : d'un côté la complexification des recherches et des découvertes scientifiques, et de l'autre leur importance croissante dans la vie quotidienne des individus. Comment arrivez-vous, en tant que journaliste scientifique, à concilier ces deux exigences : produire de l'intérêt auprès de votre public pour des découvertes qui les concernent, tout en leur parlant simplement de sujets aussi complexes ?

**Sylvestre Huet :** C'est l'aspect vulgarisation du métier. Les objets de la science sont aujourd'hui décrits avec des outils intellectuels – les théories, les moyens d'observation, la simulation numérique, la modélisation – qui sont très loin de l'expérience commune que les gens ont de la nature

et de la science. Les sociologues montrent régulièrement que la plupart des concepts fondamentaux des sciences, y compris ceux qui peuvent sembler anciens (comme la sélection naturelle ou l'évolution), sont en général ignorés ou mal compris par l'énorme majorité des gens dans notre société, et cela malgré la massification de l'enseignement secondaire. Je vérifie tous les jours chez mes collègues qu'il y a une ignorance très partagée de ces concepts les plus fondamentaux. Comment faire pour parler de ces sujets alors qu'existe cet abîme ? Si on veut être honnête, il faut bien avouer qu'on raconte des histoires aux gens sur la science, pas au sens vulgaire de l'expression « raconter des histoires », c'est-à-dire mentir, mais au sens où l'on va utiliser un vocabulaire, une syntaxe, des raisonnements qui puissent être compris. On va raconter en français simple des histoires qui se passent en langage scientifique, qu'il est impossible de rapporter sans opérer un travail de

simplification radical. Pour ne pas tromper malgré tout sur le sens des connaissances scientifiques, il faut avoir connaissance de ceux à qui l'on s'adresse, car on ne travaille pas sur une page vierge. Il faut essayer de trouver les formulations qui soient les moins fausses possibles.

**R. B. :** Sur quoi vous basez-vous pour connaître ce public ?

**S. H. :** Au tout début de ma carrière, en 1989, j'ai écrit un livre qui s'appelait *Sciences : les Français sont-ils nuls ?* (avec J.-P. Jouary, éditions Jonas). L'origine du livre est une enquête d'opinion sur des concepts fondamentaux de la science, comme l'évolution, le caractère sécable de l'atome, la relativité, etc. Le résultat de cette enquête était que les réponses étaient massivement ignorées. Au pays du nucléaire, le caractère sécable de l'atome pose encore un problème à la majorité de nos citoyens. Mon co-auteur de l'époque, qui était philosophe, s'était débrouillé pour faire passer le test à des enfants, à des étudiants en sciences, en philosophie, ce qui nous avait permis d'ajouter un peu de qualitatif à cette enquête sur l'enseignement des sciences. Aujourd'hui, à chaque fois que je propose une formulation à mes lecteurs, c'est une formulation que j'ai testée auprès de chercheurs. C'est un dialogue que j'ai beaucoup eu dans mes premières années d'exercice, « est-ce que je peux dire ça ? », « est-ce que je peux écrire cela comme cela ? », qui n'est pas facile, mais on peut trouver des chercheurs qui aident des journalistes à valider des expressions. Tout le monde ne le fait pas, et il y a de très mauvaises habitudes dont les scientifiques sont parfois responsables.

**R. B. :** Vous trouvez que les scientifiques ne font pas assez d'effort pour se rendre intelligibles ?

**S. H. :** Ce n'est pas le problème. Il n'est pas nécessaire que tous les scientifiques fassent l'effort de parler avec le grand public. Il suffit que certains d'entre eux le fassent, ceux qui savent le mieux le faire. Mais ils peuvent être à

l'origine de difficultés sérieuses et durables. Prenez le chat de Schrödinger : on comprend pourquoi Schrödinger a utilisé cette métaphore, mais elle contient un problème majeur par rapport au grand public, c'est la confusion entre un objet purement physique, inerte, inanimé, et un chat, qui est un objet vivant, commun pour les gens, pour qui la notion de vie et de mort est très claire. C'est de la biologie. La confusion créée par cette métaphore, d'un objet purement physique avec un objet biologique, c'est une horreur. Les scientifiques comprennent ces confusions, et ça ne les empêche pas de réfléchir. Mais pour traduire cela au grand public, c'est une vraie difficulté. La plupart des métaphores qui transposent de la physique à la biologie et inversement constituent des pièges redoutables, or elles sont très souvent utilisées.

**R. B. :** Vous tenez un blog depuis plusieurs années, et vous avez vécu de l'intérieur les transformations du journalisme et de la communication scientifique induites par le numérique. En quoi cela a changé votre rapport au public ?

**S. H. :** Cela a apporté un peu d'interactivité, mais de manière très différente selon les publics. Par exemple, sur le blog, il y a beaucoup de commentaires sur les sujets controversés comme la climatologie, la politique de la recherche, etc. C'est plus ou moins intéressant. Par exemple sur la climatologie, vous savez qu'Internet est une zone de combat entre les militants du climatoscepticisme et les autres, c'est sûrement très intéressant pour les sociologues, mais moi ça ne m'intéresse pas du tout, c'est d'un niveau beaucoup trop bas sur le plan intellectuel. En revanche il y a eu des époques où la couverture des mouvements sociaux dans la recherche a donné lieu à des débats intéressants. Le plus intéressant pour moi, en tant que journaliste, ça a été non pas les commentaires mais le fait que les acteurs de la recherche, tant pour les productions scientifiques que pour la politique de la recherche, ont intensifié leurs

relations avec moi. Mais je ne participe pas aux échanges sur le blog, je n'en ai pas le temps.

**R. B. :** La question du climat est intéressante parce qu'au sein de la communauté scientifique, l'origine anthropique du changement climatique ne fait pas controverse. Pourtant, les climatosceptiques arrivent à la faire exister au sein de l'espace public. Quelle place faut-il laisser dans le débat aux arguments des individus qui ne sont pas « scientifiquement valides » ? Le journaliste doit-il sortir de sa « neutralité » pour intervenir dans le débat ?

**S. H. :** Concernant le changement climatique, j'y suis intervenu quand j'ai considéré qu'il y avait un enjeu sociétal, notamment quand il y a eu l'offensive de Claude Allègre et Vincent Courtillot<sup>1</sup> en direction des institutions scientifiques et des responsables politiques, et qui a eu une traduction médiatique très forte. Auparavant ça ne m'intéressait pas. Là je l'ai fait parce que j'ai eu le sentiment que c'était nécessaire pour l'information des gens, il y avait trop d'amplifications médiatiques des mensonges d'Allègre et Courtillot pour que ça n'ait pas d'effet dans l'espace public.

**R. B. :** Vous pensez que c'est le rôle du journaliste de s'engager comme vous l'avez fait<sup>2</sup> ?

**S. H. :** Je ne me suis pas engagé dans le sens d'engagement politique, j'ai juste fait mon boulot d'enquête et de retranscription d'enquête, sous la forme d'articles et d'un livre de journaliste. Mais il n'y a pas de raison de parler d'engagement, il n'y a pas d'acte militant ou politique : j'ai juste fait mon métier.

**R. B. :** Je parlais davantage de s'engager dans le débat, de sortir d'une posture de neutralité, de prendre partie et de défendre des arguments. Par exemple quand on voit l'essor des théories du complot sur Internet, y compris sur des

thématiques scientifiques, quelle attitude doit adopter le journaliste scientifique : porter la contradiction aux arguments qui sont exposés ou les ignorer ?

**S. H. :** Il n'y a pas beaucoup de place pour l'information scientifique dans les journaux. Quand les journaux vont mal, c'est un des services qui trinque le plus. À *Libération*, quand on était 450, il y avait cinq journalistes scientifiques ; aujourd'hui on est 200, et le seul qui est censé ne faire que ça, c'est moi. Donc je n'ai pas envie de gâcher la place qui m'est offerte pour des sujets qui, de mon point de vue, n'en valent pas la peine. J'essaie de choisir les sujets les plus importants soit en termes de mouvement des connaissances soit en termes d'impacts sociétaux des sciences.

**R. B. :** Mais si les journalistes n'interviennent pas dans le débat, qui peut le faire pour porter la contradiction ?

**S. H. :** Par exemple sur la climatologie, il y a des climatologues qui sont très énervés par les âneries et les mensonges des soi-disant climatosceptiques, qui ont pris la parole pour s'exprimer directement, pour rectifier. On était dans une opération de désinformation. Ça, c'est hors de contrôle du journaliste. Après, déterminer s'il faut le faire ou pas...

**R. B. :** Comment se porte le secteur du journalisme scientifique aujourd'hui ?

**S. H. :** Si j'en crois les chiffres, en ce qui concerne la presse quotidienne nationale et la presse hebdomadaire généraliste, c'est la catastrophe. C'est lié au déclin économique de ces deux secteurs, qui se traduit par une diminution des effectifs globaux, et donc des journalistes spécialisés en science. Après, il y a toujours de la presse mensuelle spécialisée pour le grand public, qui ne se porte pas si mal que ça. Ce qui est étonnant, c'est qu'il n'y en ait pas plus. Quand on regarde l'importance croissante que les sciences et les technologies ont dans la vie quotidienne,

c'est étonnant qu'il y ait si peu d'informations, notamment dans les plus grands médias. Quand on regarde le nombre de journalistes spécialisés en sciences dans les grandes chaînes de radio ou de télévision, on est scié, ce ne sont que quelques individus...

**R. B. :** À quoi ça tient? Au manque de formation des journalistes aux questions scientifiques et techniques? Au manque de culture générale sur les sciences?

**S. H. :** Je pense que ça vient du manque d'ambition culturelle de cette presse et de ces chaînes de radio et de télé. Quand il s'agit des grandes chaînes privées, on le comprend : leur objectif c'est de gagner de l'argent. Et ce n'est pas avec de l'information de qualité sur la science que l'on va en gagner. Du côté du service public, c'est un peu plus énervant. De manière générale, nos responsables politiques n'ont pas d'ambition culturelle sur ces sujets, à la hauteur de la nécessité, si on veut avoir une civilisation capable de tirer profit de la science. Quand la loi organique relative aux lois de finances (LOLF)<sup>3</sup> a été créée, il fallait faire des indicateurs de progression pour chaque secteur budgétaire, après avoir identifié quels étaient leurs objectifs. L'objectif identifié du secteur « culture scientifique et technique », c'était que les gens acceptent les technologies. Cela montre bien l'étroitesse d'esprit des dirigeants, de Bercy, du gouvernement. Quand on lit le dernier rapport de l'Office parlementaire d'évaluation des choix scientifiques et techniques sur la culture scientifique, c'est ce qui ressort : il n'y a pas d'ambition culturelle. Il n'y a que la peur de nos dirigeants de voir la société refuser certaines applications techniques qu'eux considèrent comme indispensables pour l'économie.

**R. B. :** Qu'est-ce qu'il nous manque pour remettre la science en société?

**S. H. :** Elle y est déjà, mais elle n'y est pas bien. J'en fais une analyse très politique. Quelle est l'une des

contradictions majeures de notre société? C'est que le mouvement des connaissances se poursuit à une vitesse accélérée, on sait de plus en plus de choses sur les systèmes naturels, on sait de plus en plus fabriquer des systèmes artificiels pour la production de biens et leurs échanges, on a énormément augmenté la productivité du travail avec l'automatisation et l'informatique... résultat : on a fait disparaître le travail humain. Tous les métiers non qualifiés ont disparu par millions dans les pays développés. Le potentiel de production de biens et de services généré par les révolutions technologiques qui se succèdent aurait dû permettre de construire cette société d'abondance et de bonheur dont les gens rêvaient dans l'après-guerre. Et qu'est-ce qu'on observe? Une société où on accuse les robots de mettre les gens au chômage, alors qu'on a un chômage massif dans les classes populaires. Les enquêtes d'opinion montrent aujourd'hui que les gens pensent que la science fait autant de mal que de bien. Ça, c'est une des contradictions majeures dans nos sociétés, qui font que les gens sont très perplexes vis-à-vis des sciences et des technologies. *A priori*, la réponse politique au plus haut niveau face à cette contradiction, ce n'est pas seulement « améliorons le niveau de qualification des gens parce que le niveau de qualification des métiers va augmenter », c'est d'augmenter la capacité globale de la société à connaître les possibilités issues de la science et de la technique, et à les gérer par rapport à des objectifs sociétaux, comme vivre mieux, en bonne santé, dans un environnement propre, avec des loisirs, de la culture, des relations interpersonnelles enrichissantes, des boulots qui ne nous tuent plus et qu'on n'exerce plus 12 heures par jour. L'ambition culturelle qui correspond à cet objectif-là n'existe pas. On ne cherche pas à maximiser l'usage des sciences et des techniques au service d'objectifs sociaux. Et les dirigeants n'ont pas très envie que les gens se rendent compte que l'on pourrait faire beaucoup mieux comme société, avec les techniques que l'on a. Mais ça contredit le système économique dominant.

**R. B. :** Vous pensez que c'est volontaire de leur part, de ne pas élargir le débat, pour préserver ces intérêts économiques ?

**S. H. :** Ce ne sont pas des idiots. Mais ce ne sont pas non plus des gens qui sont capables de sortir de leur système de pensée. Ils sortent tous du même moule. Le formatage idéologique de nos castes dirigeantes débouche sur des choses qui peuvent sembler absurdes. L'économie nous en donne des exemples tous les jours. Dans le passé, il y a des sociétés entières qui sont allées dans le mur parce que les peuples, mais aussi leurs dirigeants, refusaient de voir la réalité en face. Certaines ne se rendent pas compte car elles n'ont pas la connaissance pour en prendre conscience. Mais les dirigeants le savent, eux, ils ont la connaissance. Quand on monte en technologie, ça va beaucoup plus vite, les sauts technologiques se succèdent beaucoup plus rapidement, ils sont fondés sur des concepts scientifiques vraiment ardues. Un des enjeux du journalisme dans le domaine scientifique et technique, c'est de travailler à élever le niveau d'information des gens sur les sujets qui sont au cœur des décisions les plus importantes à prendre.

**R. B. :** Vous êtes pessimiste concernant l'avenir ?

**S. H. :** On pourrait croire que la clé principale, c'est l'organisation de l'expertise collective sur les risques et les potentiels de la science et de la technologie, comme le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du

climat (Giec), les agences de sécurité sanitaire ou l'Autorité de sécurité nucléaire (ASN). On voit bien que tout cela répond à la crainte des dirigeants politiques de ne pas disposer des informations nécessaires pour prendre les bonnes décisions par rapport à leurs objectifs. C'est indispensable, mais le principal problème c'est le système politique. D'ailleurs, il y a une connexion avec ces systèmes d'expertise, car qui les nomme ? Qui les surveille ? S'ils fonctionnent mal, qui va les réformer ? Prenons l'exemple de l'Autorité de sûreté nucléaire : les commissaires sont nommés par le président de la République, le président du Sénat, le président de l'Assemblée nationale. Qu'est-ce qui nous garantit qu'ils vont nommer les bonnes personnes ? C'est-à-dire compétentes, intègres, capables de s'opposer à un gouvernement, des industriels et d'imposer l'intérêt général, même si celui-ci est désagréable. *In fine*, ça dépend de la qualité du personnel politique. Alors qu'aujourd'hui on a un système politique en mauvais état, avec un système démocratique qui ne fonctionne pas. Il faut une vie politique qui fasse que les citoyens ne soient pas actifs seulement quand ils votent. Pour autant, parler de contrôle citoyen, de démocratie directe, je crois que c'est trop simple. Il faut une amélioration générale de la vie politique, de la vie des partis, cela implique des réformes dures du système politique, comme l'interdiction totale du cumul des mandats, l'interdiction pour les législateurs d'exercer une autre fonction. Ici, on est peut-être loin du journalisme scientifique, mais c'est parce que j'ai cette opinion de citoyen sur la société que je fais ce métier de la manière dont je le fais.

## NOTES

1. Deux chercheurs non climatologues, et ancien ministre pour l'un, qui ont remis en cause l'origine anthropique du réchauffement climatique [NDLA].
2. En 2010, Sylvestre Huet a publié chez Stock un ouvrage intitulé *L'imposteur c'est lui : réponse à Claude Allègre*.
3. Votée en 2001, la LOLF impose de nouvelles règles en termes de dépenses budgétaires des agences de l'État.